

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

PREMIÈRE PARTIE — LE PREMIER MARI
XXI.

Jacques ne put retenir un soupir de joie en apprenant que sa fille n'avait pas versé le sang de M. de Gabrinoff.

—Et maintenant, où est-elle ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Je l'ai fait disparaître et elle se cache dans une retraite où elle défie toutes les recherches de la justice qui n'aura jamais l'idée de l'y venir chercher.

—Dans quelle retraite ?

La veuve s'arma de tout son impudent aplomb pour répondre à cette question.

—Dans ma chambre à coucher, dit-elle.

Puis, avec une feinte émotion :

—Je ne pouvais mieux faire pour celle que j'avais perdue.

Encore une fois, le garde-chasse, pour se recueillir, garda le silence.

A ce moment, un gémissement, dans le couloir, frappa lourdement à la porte du cachot.

—Voici qu'on m'avertit que le temps de ma visite est écoulé, il me faut te quitter, Jacques, dit la comtesse en tendant la main au prisonnier.

Celui-ci la prit et la garda dans la sienne, puis fixant sa maîtresse dans les yeux :

—Pourquoi vous avait-on accordé cette visite ? demanda-t-il.

—Pour un motif qui a amené un tout autre résultat que celui qu'on en attend. C'est moi qui t'ai confessé mon crime, tandis que je devais, au contraire, te...

—Tandis que l'on espérait, par vous, obtenir mon aveu ? acheva le prisonnier en la voyant hésiter à poursuivre.

—Oui, fit-elle d'un signe de tête, comme si le trouble l'empêchait de parler.

Cardoze serra la main qu'il retenait toujours et d'une voix calme et grave

—Écoutez-moi, madame, dit-il. De tout temps, les Cardoze se sont dévoués pour les vôtres ; mais de tout temps aussi, les de Valnac ont été bons maîtres pour les miens. Jurez-vous que, si un malheur m'arrivait, vous veilleriez sur ma fille Nicole ?

—Oui, Jacques, je le jure ! dit Berthe avec un frémissement de joie contenue que le prisonnier attribua à un élan de sincérité.

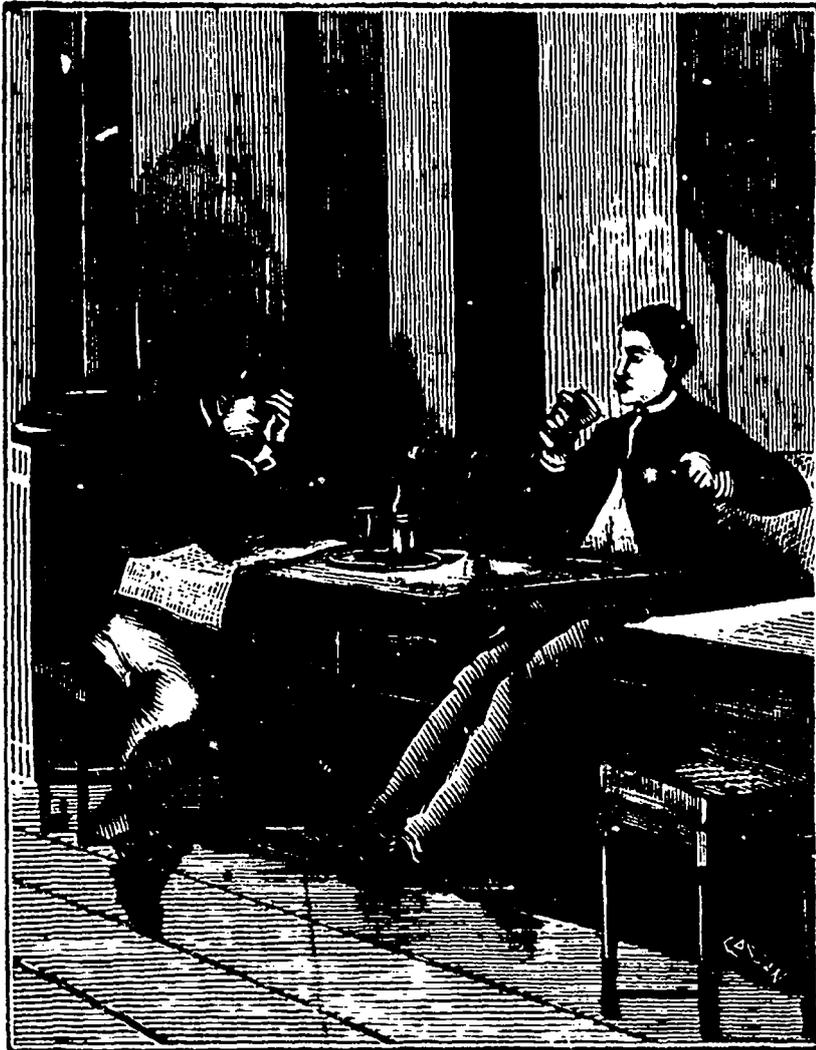
Il ouvrit alors la main qui gardait celle de la veuve.

—Allez, madame, dit-il.

Et il ferma les yeux pour ne pas voir s'éloigner la comtesse qui, par un léger coup frappé au guichet, se fit ouvrir la porte.

Deux heures après, la seconde audience du procès commençait. Comme la veille, la salle était pleine de monde et M. de Saint-Dutasse se tenait à sa même place, au bas du siège du procureur du roi.

Quand Mme de Gabrinoff, pour gagner le fauteuil qui l'attendait un peu en avant du banc des témoins, passa devant M. de Jozères, elle lui lança un regard qui devait avoir un sens pour le magistrat, car, si maître qu'il fût de lui-même, il ne put maîtriser un fort court tressaillement de satisfaction que surprit l'œil du chevalier toujours au guet.



... De Saint-Dutasse éteignait une si remarquable soif...

—Compris ! se dit-il, Cardoze leur abandonne sa tête. Peste ! le matin, à jeun, la charmante comtesse se fait octroyer de jolis cadeaux. Soyez donc dévoué aux gens, voici où cela vous conduit. Il faudra que je propose la guillotine à Bourguignon pour ses vieux jours.

Comme s'il eût deviné que son maître pensait à lui, le domestique se pencha vers le chevalier.

—Monsieur, j'ai la hardiesse de l'espérer, aura bien voulu ne pas me garder rancune de cette histoire de bonne fortune que j'ai eu l'effronterie d'inventer sur son compte à propos de clef dans une jardinière ? demanda-t-il.

—Ah ! oui, à propos, où avais-tu trouvé cette bienheureuse clef qui m'a délivré ?

—Oh ! fort simplement. Le jour où j'ai aidé à remonter le corps de M. de Gabrinoff dans sa chambre, il y avait, sur une commode, son petit trousseau de clefs...

—Et tu l'as pris ?

—On peut toujours avoir besoin d'un trousseau de clefs. Glissé dans le cou, rien ne vaut cela pour arrêter un saignement de nez.

Bourguignon se tut en entendant donner l'ordre d'introduire l'accusé.

À la première question que voulut poser le président pour continuer l'interrogatoire, Cardoze l'interrompit d'un geste de main. Puis d'une voix claire et posée :

—J'avoue mon crime, dit-il. Je me reconnais pour le meurtrier de M. de Gabrinoff auquel j'avais voué toute ma haine. Nicole est innocente. Dans la soirée qui précéda le meurtre, j'avais fait partir ma fille pour qu'elle ne fût pas témoin de mon crime. J'ai frappé le comte avec ce couteau qui est sur la table des pièces à conviction, couteau qu'il m'avait donné le jour de son mariage. Maintenant que j'ai avoué, faites de moi ce qu'il vous plaira.

Et Jacques, se rasant sur son banc, se croisa les bras et écouta, impassible, le murmure d'horreur que ses paroles avaient excité dans la salle.

Après l'aveu du coupable, l'audition des témoins étant devenue inutile, la parole fut donnée au ministère public. M. de Jozères se leva. Au nom de la société, de la justice, de la vindicte publique, de la loi, de la morale, etc., etc., il réclama, d'une voix frémissante d'indignation, la tête de cet homme dont il connaissait l'innocence.

Il s'adressa au juge, aux jurés, au public, aux témoins et surtout à M. de Saint-Dutasse, mais il n'osa pas une seule fois regarder en face l'accusé qui, les bras croisés, le visage tranquille, l'œil assuré, écouta ce réquisitoire qui, pourtant, se termina en écartant la fille Nicole de l'accusation.

Après le procureur, l'avocat de Cardoze, furieux de l'aveu de son client, qui lui coupait un magnifique plaidoyer, se borna, en quelques mots, à réclamer l'indulgence du jury et, pour l'attendrir, fit valoir " la franchise " de l'accusé.

Toutes les autres formalités remplies, la cour, au bout d'une heure, rendait son arrêt :

La fille Nicole était acquittée.

Jacques Cardoze était condamné à la peine de mort.

L'arrêt portait que l'exécution aurait lieu à l'endroit même du crime.

Quand le garde-chasse, après avoir écouté sans sourciller sa condamnation, rentra dans son cachot et qu'on le prévint qu'il avait trois jours pour se pourvoir en cassation, il haussa les épaules.

—A quoi bon un pourvoi ? dit-il. Non, j'aime mieux qu'on m'expédie promptement.

À la sortie du tribunal, la foule s'était respectueusement rangée sur le passage de Mme de Gabrinoff regagnant sa voiture au bras de M. de Saint-Dutasse. Chacun voulait saluer la noble femme qui, malgré l'horreur que lui inspirait l'assassin de son mari, avait accepté la mission, si triste pour elle, d'amener au repentir et à l'aveu de son crime cette bête féroce qu'on appelait Jacques Cardoze.

Tout en tendant le bras de la plus galante façon, le pique-assiette s'amusait fort de tous des hommages.

—Ma parole d'honneur ! se disait-il, je promènerais le saint sacrement qu'on ne s'inclinerait pas avec plus de respect.

Quand elle fut montée en voiture, la comtesse se pencha aussitôt par la portière.

—Est-ce que vous attendez M. de Jozères ? demanda le chevalier qui la voyait fouiller la foule d'un regard inquiet.

—Non, je cherche ce qu'est devenu M. d'Armangis, qui, aujourd'hui comme hier, me semble s'être hier vite pressé de regagner sa demeure.

—Diavolo ! pensa de Saint-Dutasse, elle est à peine tranquillisée sur la mort de son mari qu'elle s'occupe déjà de mettre le collier à un successeur.

Le fait était que M. d'Armangis, assigné aussi comme témoin, s'était contenté, à chaque audience, d'adresser un respectueux salut à la comtesse, mais sans s'approcher d'elle à l'issue de la séance. La veille, il était sorti un des premiers du tribunal et était parti à franc étrier. Cette fois, il avait quitté la salle aussitôt après l'aveu de son crime fait par l'accusé.

—Peut-être le trouverons-nous à notre arrivée au château, avança le chevalier.

Ce fut donc seul avec la comtesse que l'ex-gardé du corps fit la route. Berthe n'était plus la femme qui, la veille, se tenait épuisée dans un coin de la voiture. Elle se montra, sinon gaie, tout au moins libre de nul souci. Des événements de la journée elle ne parla que fort incidemment et ce fut d'un petit ton effrayé qu'elle fit cette question :

—Mais, chevalier, ce malheureux homme sera-t-il donc mis à mort dans le parc ?

—Oh ! rassurez-vous, l'arrêt qui ordonne son châtement à l'endroit du crime ne doit pas être pris à la lettre. L'exécution aura sans doute lieu au carrefour, devant la grille située à cent pas de la maison que Cardoze habitait.

En arrivant au château, la première phrase de la comtesse fut pour s'informer si M. d'Armangis l'attendait. En recevant une réponse négative, son visage s'assombrit un peu, mais, devant le regard de Saint-Dutasse, elle retrouva aussitôt sa physionomie première et ce fut même le sourire aux lèvres que Mme de Gabrinoff dit au pique-assiette :

—Mon pauvre chevalier, vous voilà condamné pour toute la soirée au tête-à-tête avec moi.

—Ah ! chère comtesse, soupira-t-il, que c'est cruel à vous de me dire cela en riant et sans crainte, c'est me faire remarquer que j'ai vingt bonnes années de trop sur la tête.

—A tout à l'heure, car je ne demanderai pas à votre estomac cette patience qu'il a bien voulu me témoigner hier, ajouta Berthe en se dirigeant vers son appartement.

De Saint-Dutasse remonta à sa chambre, où l'avait précédé Bourguignon, revenu sur le siège de la voiture.

—Mon gargon, lui dit-il, je crois que tu feras bien de com-

mencer nos malles, car il est probable que nous ne resterons plus longtemps ici.

—Aux ordres de monsieur, répondit le valet.

Puis, après un petit temps, il reprit :

—Des Ardennes à Paris, la route est longue... fort longue.

—Parbleu ! à qui le dis-tu ? En venant ici j'ai cru mourir d'ennui, seul, dans ma voiture.

—C'est pour cela que monsieur devrait se donner un compagnon de route... à deux, on cause et le temps passe.

—Ah ça, mon brave, est-ce que tu aurais envie de quitter le siège pour prendre place à l'intérieur de la voiture ? interrogea en riant le maître, qui vit une demande indirecte dans la phrase de son domestique.

Bourguignon se redressa scandalisé :

—Monsieur me ferait l'honneur de se rouler à mes pieds pour obtenir de moi une aussi indécente familiarité que je refuserais de le compromettre par mon effrontée complaisance. Dix années de loyaux services ne méritaient pas la peine que monsieur vient de me faire en me supposant capable d'avoir eu cette ambition insensée.

—Oh ! oh ! calme-toi, mon garçon... et dis-moi plutôt de quel compagnon de route tu voulais parler.

—De M. d'Armangis qui doit prochainement regagner Paris... à ce que m'a appris le groom qui lui tenait son cheval à la porte du tribunal.

—Tiens ! tiens ! pensa de Saint-Dutasse, il paraît que l'amoureux ne veut pas tendre le cou au collier que lui prépare la comtesse.

Et à haute voix :

—Alors tu me conseilles de partir avec M. d'Armangis ?... Est-ce que tu trouves qu'il a aussi une conversation des plus intéressantes ?

Bourguignon fit une moue de dédain :

—Euh ! euh ! pas fort amusant causour... mais, vous savez ? un mot par-ci, un mot par-là... on s'amasse quelquefois une utile ouïelette.

La cloche du dîner, qui se fit entendre, coupa le dialogue.

—Je profiterai de l'aubaine qui me donne un compagnon de route... merci pour la nouvelle, dit de Saint-Dutasse en quittant son valet.

Le repas fut pour le pique-assiette une occasion de déployer tous ses talents de convive aimable et son esprit d'homme de bonne compagnie. Il fut si charmant que la comtesse, au moment du café, lui dit d'un ton désolé :

—Vraiment, monsieur de Saint-Dutasse, j'éprouve des remords en pensant que, pour vous récompenser de l'heure agréable que vous venez de me faire passer, je vais vous mettre en pénitence.

—Et quelle pénitence, madame ?

—Voici plusieurs jours que je néglige les leçons de Francis et je veux, ce soir, lui faire regagner le temps perdu... De sorte que, si vous tenez à nous accompagner au boudoir, vous serez condamné à vous tenir dans un coin, immobile, muet et bâillant d'ennui.

—Ou lisant, comtesse. Vous oubliez cette ressource.

—Alors, puisque vous en prenez si courageusement votre parti, conduisez-moi.

Au boudoir, de Saint-Dutasse s'installa dans la bergère, près du feu, et se mit à lire pendant que, lui tournant le dos, Berthe, assise devant le guéridon, commençait sa leçon à Francis.

D'abord tout marcha bien, puis l'enfant se montra distrait et finit par devenir pensif.

—A quoi donc songes-tu ainsi, mignon ? demanda la comtesse.

—Tu ne me gronderas pas, dis ? fit le petit frère, tout câlin, de sa voix caressante. Bricard m'avait défendu de t'en parler en prétendant que tu me punirais.

—Voyons, parle.

—Tu sais bien... le matin où bon ami Gabrinoff dormait sur le ventre par terre dans le parc, j'avais trouvé ta montre près de lui... Je l'ai montrée à Bricard qui m'a demandé de la lui prêter... aujourd'hui il ne veut plus la rendre, il dit que tu la lui as donnée.

Dès les premiers mots, Berthe avait posé sa main sur la bouche du bambin, mais Francis, dégageant sa gentille tête, s'était mis à tourner autour du guéridon, en continuant son bavardage.

La comtesse, éprouvante, se retourna brusquement vers de Saint-Dutasse qui devait avoir tout écouté.

Le corps en arc de cercle et le nez collé sur son livre qui touchait presque à ses genoux, le chevalier dormait comme un bienheureux.

Au bruit d'une lourde pile de livres que la veuve, dans son mouvement, venait de renverser, le pique-assiette se redressa comme un ressort et, les yeux encore à demi clos, avec la parole un peu embrouillée de l'homme qui se réveille, il bégaya :

—Quel captivant écrivain que ce M. de Chateaubriand !!! On passerait la nuit à dévorer ses œuvres !

—Il n'a rien entendu, pensa Berthe rassurée.

Bientôt l'ancien garde du corps rentra dans sa chambre, où il retrouva Bourguignon essuyant avec un linge bien sec les deux épées que le chevalier emportait dans tous ses voyages, en prétendant qu'on pouvait trouver partout de grossiers médisants du roi et des dames.

—Monsieur a passé une soirée bien moins instructive que celle d'hier ? dit le valet en le voyant arriver.

—Erreur ! fit le maître, on apprend tous les jours.

Le lendemain, M. d'Armangis ne parut pas au château et dix jours s'écoulèrent à la file sans que le jeune homme eût fait une visite à Mme de Gabrinoff, au grand étonnement du chevalier qui se demandait si l'amoureux n'avait pas renoncé à la comtesse depuis que le voyage la rendait libre.

Enfin arriva le matin où Mme de Gabrinoff apprit de ses gens une sinistre nouvelle. Au milieu du carrefour, des charpentiers étaient en train de dresser l'échafaud sur lequel, dans la journée, devait mourir Jacques Cardoze. Le condamné ayant refusé de signer son pourvoi, les délais s'étaient abrégés pour lui et l'ordre était arrivé de Paris, par le télégraphe, de procéder à l'exécution.

—Je ne tiens pas à voir mourir cette vaillante et bonne créature, s'était dit M. de Saint-Dutasse qui, après s'être fait seller un cheval, était parti en annonçant à Mme de Gabrinoff qu'il allait chez M. d'Armangis.

Dès le matin, la foule avait commencé d'affluer par les quatre routes du carrefour pour assister au châtiment du scélérat qui avait été si longtemps la terreur du pays.

Quand on avait annoncé au condamné que l'heure suprême était arrivé, il n'avait prononcé que ce seul mot :

—Enfin !

Sur la demande qui lui fut adressée s'il désirait voir un

prêtre, Cardoze avait d'abord immédiatement accepté... puis il était presque aussitôt revenu sur son consentement et il avait refusé de recevoir l'aumônier de la prison. En se confessant, il lui aurait fallu avouer la vérité au prêtre, et il voulait emporter avec lui le secret de son sacrifice à Mme de Gabrinoff. A ceux qui le pressaient d'accepter les secours de la religion, il répondit doucement :

—Dieu, qui sait tout, me jugera.

Durant le trajet de la ville au carrefour, qui se fit en charrette, le condamné se montra calme et, pas un moment, ne donna signe de faiblesse. Il semblait qu'il eût hâte d'en avoir fini avec les hommes. A sa descente de voiture dans l'espace ménagé libre par les gendarmes au pied de la guillotine, il fut accueilli par les huées et les cris de haine de la foule qui n'avait pas encore pardonné à ce malheureux qui allait mourir. Le bruit s'était même répandu que le monstre avait mordu le prêtre et renié Dieu.

L'échafaud avait été tourné de telle sorte que Cardoze, en arrivant sur la plate-forme, avait devant lui la grille du parloir. Son dernier regard fut pour cette maison où il était né et où, si longtemps, il avait vécu heureux. En ce court instant qui le séparait de l'éternité, il eut sans doute la conviction que Mme de Gabrinoff pouvait l'entendre, car, lorsqu'il se sentit entraîné par la fatale bascule, il cria d'une voix forte :

—Veillez sur Nicole !

Le garde-chasse avait bien deviné. Celle pour laquelle il mourait n'était pas loin. La comtesse s'était caché dans la maison même de Jacques et, par la fente d'un volet fermé du premier étage, elle assistait invisible à cet horrible spectacle.

—Je suis sauvée ! se dit-elle en voyant tomber la tête de son dévoué serviteur.

XXII.

Quand M. de Saint-Dutasse revint de sa visite chez M. d'Armangis, toute trace de l'exécution avait disparu du carrefour. La solitude s'était faite en cet endroit où, quelques heures auparavant, la foule se pressait autour de la guillotine.

—La comtesse doit, ce soir, respirer plus librement, pensa-t-il en traversant la place déserte.

Machinalement, il arrêta son cheval devant la grille et, les regards fixés sur la maisonnette du supplicié, il repassa dans sa mémoire tous les détails du drame qui venait d'avoir son terrible dénouement. L'esprit du rêveur devait nécessairement se heurter contre le mystère de la disparition de Nicole.

—Que peut donc être devenue cette jolie fille ? se demanda-t-il.

Et, mettant son cheval au pas, l'ex-garde du corps reprit la route du château en se remémorant un à un tous les charmes de la Cardoze.

L'égrillard souvenir du rêveur fit subitement place à de plus sérieuses pensées.

—Comme j'ai bien fait, alors que cette créature m'avait tenté, de me dire qu'il ferait, avant peu, trop chaud autour d'elle et qu'il était prudent de battre en retraite. Aujourd'hui elle serait plus abordable, mais...

Bref, de Saint-Dutasse, pendant le court trajet qui lui restait à faire, songea si fort à la belle disparue, qu'à son arrivée au château, il descendit de selle en se disant :

—Déjà, il faut que je trouve Nicole... à coup sûr, elle a dû quitter le pays.

Bourguignon, qui guettait son retour, était accouru pour lui tenir la bride.

—Si monsieur désire partir à l'instant, les malles sont bouclées... elles attendent son premier mot, dit-il.

—Nous décampons ce soir même.

—Ah !... et avec M. d'Armangis ?

—Oui, il viendra me prendre dans sa chaise, sur les neuf heures. Ses gens doivent le suivre à vingt-quatre heures de distance. Tu seras seul à nous servir durant la route.

—L'honneur sera double pour moi.

Après avoir remis le cheval à un palefrenier, le domestique rejoignit son maître qui, avant de paraître devant Mme de Gabrinoff, montait chez lui pour changer sa toilette, blanche de la poussière de la route. Tout en aidant le chevalier, Bourguignon reprit le dialogue :

—Alors M. d'Armangis a hâte de quitter le pays ? demanda-t-il lentement.

—Quel motif te le fait supposer ? fit le maître étonné.

—M. d'Armangis part bien en l'air. Ses gens restent pour fermer le château, je le sais ; mais vingt-quatre heures sont si vite écoulées qu'il aurait pu reculer son départ d'un jour... tandis que, ora ! il s'envole.

—Ah ça, bêtire ! pour quoi comptes tu donc le plaisir de ma compagnie, dont il a voulu jouir quand il a su que je parlais ce soir ?

—Est-ce que monsieur lui aurait refusé un délai de vingt-quatre heures s'il l'eût demandé ?

—Cestes, non.

—Donc, s'il n'a pas réclamé cette complaisance, c'est que, comme j'ai eu l'honneur de le dire à monsieur, il éprouve le besoin de filer vivement.

—Pour quelle cause ?

—C'est peut-être un homme qui aime les dénouements brusques.

A cette réponse du valet, de Saint-Dutasse sourit en disant :

—Eh ! eh ! il paraît que je ne suis pas seul de mon avis. Tantôt, quand M. d'Armangis m'a si promptement offert d'être mon compagnon de route, la pensée m'est venue que j'avais affaire à un homme qui, se sachant trop faible pour résister à une douce voix, rompt brutalement sa liaison. Aujourd'hui que Mme de Gabrinoff est libre, il a peur d'être entraîné trop loin... et il casse la corde avant qu'elle lui serre le cou.

Et, se frottant les mains, le chevalier ponctua d'un éclat de rire la phrase suivante :

—Je suis curieux d'observer quelle figure fera la comtesse quand, après avoir inutilement attendu M. d'Armangis pendant dix jours, elle le verra apparaître ce soir, en costume de voyage, pour lui adresser ses adieux... à la housarde... qu'elle est loin de prévoir.

Tout en écoutant, Bourguignon n'avait cessé de manier le fer à friser. Arrivé à fin d'œuvre, il recula de deux pas et, après avoir contemplé en silence la tête de son maître, il prononça respectueusement :

—La chevelure de monsieur a bien voulu se prêter aux efforts de mon zèle, aussi monsieur est-il supérieurement coiffé... grâce, jeunesse et distinction !

Sur ce compliment qui ne l'effaroucha pas, M. de Saint-

Dutasse descendit pour rejoindre Mmo de Gabrinoff, qu'il trouva dans son boudoir. En le voyant entrer, la comtesse lui demanda aussitôt avec une sorte de désappointement irrité :

—N'avez-vous pas ramené M. d'Armaugis ? Doit-il donc toujours rester invisible ? Pourquoi se fait-il si rare ?

—Oh ! oh ! quel fou ! pensa le chevalier.

Berthe fut prompt à s'apercevoir de la vivacité qu'elle avait mise à questionner. Elle se hâta de reprendre sur un ton triste :

—Je vous demande pardon de ma brusquerie... Mais l'affreuse pensée que ce malheureux a été exécuté à quelques pas d'ici m'a rendu si nerveux que je ne puis dire la chose la plus indifférente sans avoir l'air d'y attacher une extrême importance.

—Monsieur d'Armaugis doit venir ce soir vous présenter ses respects, déclara de Saint-Dutasse, après avoir accueilli par un salut l'espèce d'excuse qui lui était adressée.

—Ah ! ce soir, répéta la veuve dont l'œil lança un éclair de joie.

A ce moment le pavé de la cour résonna sous les roues d'une voiture qui vint s'arrêter devant le perron.

—C'est lui sans doute ! dit vivement Mme de Gabrinoff, en tendant l'oreille au pas de l'arrivant qui approchait dans le couloir.

—Quel est ce visiteur ? se demanda le chevalier, qui savait que M. d'Armaugis ne paraîtrait que beaucoup plus tard.

C'était M. de Jozères.

Retenu jusqu'à cette heure à la ville, il accourait pour retirer le compromettant reçu qui devait lui être rendu après la mort de Cardezo. Depuis dix jours la fièvre de la peur dévorait le misérable et, quand il entra, une telle impatience de se savoir libre brillait dans son regard que Berthe, sans le faire plus long temps attendre, lui tendit la main en disant :

—Si je ne vous avais pas vu ce soir, je vous écrivais demain à propos de votre protégé que je ne puis malheureusement accepter. Loin de vouloir prendre un nouveau domestique, je songe à diminuer mon personnel trop nombreux pour moi. J'ai vous rends donc sous ce pli les certificats que ce garçon avait joints à sa demande.

Et la comtesse tirant l'enveloppe de sa poche où, depuis le matin, elle la gardait, l'offrit à M. de Jozères, dont la main se referma convulsive sur le papier.

—Aïe ! aïe ! se dit de Saint-Dutasse. S'il ouvre, la bombe va éclater !

Malgré son ardent désir de briser le cachet et d'augémenter le papier, le procureur n'osa le faire en présence du chevalier et serra le pli dans la poche de son habit.

—Sauvé ! pensa le pique assiette, qui s'était tenu le plus près possible du magistrat pour lui inspirer la crainte qu'il ne fût l'écorité.

Puis, à haute voix, s'adressant à M. de Jozères, il demanda :

—Avez-vous des commissions pour Paris, mon cher magistrat, je serais heureux de m'en charger ?

—Vous partez donc ? fit Berthe surprise par cette nouvelle.

—Hélas ! comtesse. J'ai reculé jusqu'à cette heure à vous le dire, mais de fort pressantes lettres m'obligent à partir sans délai.

—Et vous vous mettez en route ?...

—Ce soir même. Permettez-moi donc de vous renouveler l'offre que je faisais à M. de Jozères. Si vous avez quelques commissions pour la capitale... ou une lettre à y adresser ?

—Oh ! une lettre, répondit la veuve en souriant, je serais fort en peine pour écrire à quelqu'un. Je ne connais âme qui vive à Paris. Ainsi je...

Un nouveau roulement de voiture interrompit la comtesse.

—Ah ! cette fois, c'est M. d'Armaugis, s'écria-t-elle.

—Attention ! se dit le chevalier.

Pâle et fort ému, M. d'Armaugis apparut bientôt sur le seuil du boudoir.

Il était en costume de voyage.

A l'aspect de ses vêtements, Mmo de Gabrinoff comprit soudain la vérité et son œil, s'allumant d'une rage froide, se fixa tant impérieux sur l'arrivant que celui-ci, pour se soustraire à ce regard, baissa la vue avec une sorte de terreur. Dans cette rapide et muette scène, la domination exercée par Berthe sur le jeune homme apparut si clairement à de Saint-Dutasse qu'il eut la crainte d'avoir à se mettre seul en route.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — [No 236].

LA FIANCÉE DU FORÇAT

DEUXIÈME PARTIE

II.

Plus de doute ! Rosie, à son tour, était amoureuse de lui ; elle avait compris sa passion sans espoir pour Mlle Monblanc et s'offrait elle-même comme remède et comme compensation.

Et pourtant son visage ne trahissait aucune préoccupation de ce genre : elle était calme, souriante ; elle s'exprimait avec une assurance et une sérénité qui démentaient le rôle qu'on lui prêtait gratuitement.

—Vous ne répondez rien, M. Marquis ? reprit-elle avec un cliquement d'yeux ironique. Donc, qui ne dit rien consent ?

—Mademoiselle Rosie !... balbutia-t-il en baissant la tête et en tournant son képi qu'il tenait à la main.

—C'est une réponse précise qu'il me faut. Oui ou non, aimez-vous Mathilde ?

—Mademoiselle, dit-il enfin avec fermeté, c'est mal à vous de prendre plaisir à envenimer la blessure que j'ai au cœur, à irriter mon désespoir !

—Vous êtes bien injuste, M. Marquis ! Je n'ai en ce moment qu'un unique souci : c'est précisément de fermer cette blessure et de vous guérir !...

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre ; la déclaration était formelle. Le jeune fille ne pouvait lui dire plus clairement qu'elle se présentait à lui comme une consolatrice...

—Il y a des plaies qui ne se cicatrisent jamais ! répliqua-t-il un peu sèchement. Et la mienne est de celle-là !

—En êtes-vous bien sûr, capitaine ? Moi, je suis convaincue du contraire.

Et d'un ton aimable et gracieux, elle ajouta :

—Je prétends mener à bonne fin, ne vous en déplaise, la cure que j'ai entreprise.

C'en était trop ! Ces avances si peu déguisées, si persistantes, lui causaient un malaise indéfinissable.

—Mademoiselle, dit-il d'un accent sévère, je serai avec vous d'une franchise complète, un peu brutale, peut-être...

—Pourquoi "brutale ?" interrompit-elle avec surprise et en ouvrant de grands yeux...

—Vous m'avez fait l'honneur de m'interroger, de me demander si j'aime Mlle Mathilde !

—Et votre air tragique a été pour moi, du premier coup, une réponse catégorique, un aveu significatif.

—Oui ; mais, je dois vous le déclarer, mon malheureux amour, ignoré même de celle qui l'a inspiré...

—Ignoré ? Pas tant que cela, j'imagine !

—En ce cas, je n'en suis que plus à plaindre. Cet amour, disais-je, est de ceux qui n'acceptent pas de consolations ni de distractions.

—A moins, pourtant, que...

Il ne lui permit pas d'achever.

—Non, mademoiselle... J'aime Mathilde. Je l'aime depuis neuf ans ; et elle va épouser votre frère. Cessez donc de me railler ou de me laisser entrevoir des compensations que j'ai le regret de ne pouvoir accepter.

—Des compensations ? fit-elle avec stupour.

—Mon rêve s'est évanoui, continua-t-il sans entendre l'inter interruption. Mlle Mathilde est perdue pour moi. Je n'aimerai jamais une autre femme. Jamais ! Jamais !

—Jamais ! Jamais !... Une autre femme !... répéta Rosic, en imitant et parodiant le ton et le rythme du capitaine. Que voulez-vous dire ? Qui vous parle d'une autre femme ?

Puis, se frappant le front et partant d'un grand éclat de rire :

—Ah ! J'y suis... Je commence à comprendre... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

Edouard restait interdit. Ce subit accès d'hilarité le confondait.

—Je vois, monsieur Marquis, reprit-elle gaiement, que nous jouons depuis un quart d'heure aux propos interrompus... Savez-vous bien que vous possédez une dose assez raisonnable—ou plutôt assez déraisonnable—de fatuité ? Vous mériteriez bien, monsieur, que je me venge !...

Et, se croisant les bras, le regardant bien en face :

—Ainsi, vous vous imaginiez très ornementement que j'étais folle de vous, et que je mendiais une place, grosse ou petite, au fond de votre cœur ? Ah ! ah ! ah ! ah ! Mais c'est que vos dédains sont presque blessants... Eh bien, non, vous vous êtes trompé...

—Pardonnez-moi, mademoiselle, je n'avais aucune intention de...

—Je vous pardonne, capitaine... Il n'y a qu'un malentendu... Je vais vous prouver en même temps deux choses : d'abord que je ne vous garde pas rancune ; ensuite que je ne vous aime pas. Veuillez m'attendre une demi-minute...

Elle sortit précipitamment, laissant son visiteur abasourdi, et rentra au bout de quelques instants.

Elle conduisait ou plutôt traînait par la main Mlle Monblant, confuse et agitée...

Mathilde, l'oreille collée à la porte, n'avait pas perdu un seul mot de la conversation,

Que se passa-t-il en ce moment dans l'âme d'Edouard ? Devina-t-il aussitôt la vérité ?

Je ne sais... Un cri s'échappa de sa poitrine. Il s'avança pâle, chancelant vers les deux jeunes filles.

—Ma chère cousine ! dit Rosic avec un sourire. Laisseras-tu dépérir de chagrin ce brave garçon, qui se meurt d'amour depuis je ne sais combien d'éternités ?

Edouard bondit vers Mlle Monblant, lui saisit la main,

sans pouvoir prononcer autre chose qu'un nom, murmuré d'une voix étouffée :

—Mathilde ! Mathilde !

Celle-ci baissait la tête et semblait en proie à une violente lutte intérieure...

—Allons ! il faut que tu l'épouses, ma chérie ! reprit la sœur de Raymond... Tu lui dois bien cela... Et puis il croirait toujours que je l'adore, et qu'il m'a repoussée, ce qui serait mortifiant pour moi ! N'est-ce pas vrai, capitaine ?

—Mademoiselle Rosic, s'écria-t-il avec enthousiasme, vous êtes un ange !...

—Un ange ! balbutia Mlle de la Clémaderie. Pas tant que cela.

Puis elle ajouta mentalement :

—Mathilde peut lever la tête. Elle mérite d'être heureuse ! Elle est digne de porter le nom d'un honnête homme.

Marquis s'était jeté aux genoux de Mlle Monblant :

—Mathilde ! dit-il avec un regard suppliant... Un mot, je vous en conjure ! un seul mot ?... J'ai le cœur trop gros pour pouvoir exprimer ce que j'éprouve, Mathilde ! Vous me voyez à vos pieds... Voulez-vous me confier le soin de votre bonheur ? Voulez-vous être ma femme ? C'est mon arrêt que vous allez...

Au même instant le général et Mme de la Clémaderie rentraient dans le salon ; ils levèrent les bras au ciel avec indignation en apercevant le capitaine aux genoux de leur nièce ?

—Misérable ! s'écria la comtesse avec rage, en lançant au capitaine un regard terrible.

—Monsieur Marquis, dit Mathilde d'une voix vibrante, voici M. le comte et Mme la comtesse : je vous autorise à leur demander ma main.

Edouard était à la fois rayonnant et embarrassé. Cette félicité si imprévue lui faisait perdre la tête.

Il se sentait doublement gêné en face du général et de la comtesse. Il ne brillait pas d'ordinaire par la présence d'esprit. Cette scène demandait une certaine préparation. Mathilde, en brusquant l'explication, en brûlant ses vaisseaux, le mettait dans une situation des plus difficiles.

Il essaya pourtant de reprendre un peu d'assurance et de sang-froid :

—Mon général, balbutia-t-il... Il y a de longues années, en effet, vous le savez, que j'aime mademoiselle votre nièce, et...

—Ce que je sais, monsieur, interrompit M. de la Clémaderie, en jetant sur lui des regards foudroyants, c'est que votre conduite est méprisable.

—Et que vous êtes un vil intrigant ! ajouta la mère de Rosic.

—Vous avez manqué à tous vos devoirs et trahi odieusement ma confiance.

—Pardon, mon général, reprit Marquis avec fermeté. Je n'ai trahi rien ni personne...

—L'infâme ! murmura la comtesse.

—Et ma conscience est tranquille. Je n'ai point failli à l'honneur...

—Comment ! quand vous abusez de notre hospitalité pour circonvenir une enfant sans expérience, pour vous emparer clandestinement de son imagination et de son cœur, afin d'arriver jusqu'à sa fortune !

—Sa fortune ! ah ! mon général, vous n'ignorez pas jusqu'à quel point vous êtes injuste. Cette passion respectueuse et tendre est rée, faut-il vous le rappeler, à une époque où Mlle Mon-

blant n'était pas plus riche que je ne l'étais, que je ne le suis moi-même... Vos insinuations ne sauraient donc m'atteindre.

—Oh ! vous êtes un habile homme, capitaine ! Je n'en doute pas.

—Permettez-moi de vous rappeler que vous aviez, dès le début, encouragé mes espérances...

L'ancien chef de bataillon du 175^e ne put s'empêcher de rougir...

—C'est possible, monsieur. Je vous croyais loyal, alors..

—Et vous n'êtes qu'un perfide et un traître ! s'écria la générale.

—Et vous m'aviez formellement promis, d'ailleurs, de ne jamais faire la cour à ma nièce, avant d'y être autorisé par moi ! je ne soupçonnais guère que vos manœuvres souterraines...

—J'ai fidèlement tenu ma parole, je le jure, mon général !

—Menteur ! vociféra Mme de la Clémaderie. Vous l'avez si bien tenue, vous avez si bien respecté vos serments, que nous venons de vous trouver aux pieds de Mathilde ! Osez-vous le nier ?

—Je ne nie rien, madame la comtesse, mais...

—Mais vous êtes désormais indigne d'être reçu dans une maison honnête... Partez ! Je vous chasse !

Puis se tournant vers Mlle Monblant, et lui lançant un coup d'œil de haine :

—Quant à vous, petite effrontée...

Mathilde s'avança vers sa tante.

—Je vous ferai observer, madame la comtesse, dit-elle avec autant de calme que de résolution, que...

—Taisez-vous ! et remontez dans votre chambre. Nous nous expliquerons plus tard, et je vous demanderai compte..

—Je m'expliquerai tout de suite, si vous le voulez bien...

—Je ne le veux pas... N'essayez point de vous justifier.

—Je n'ai pas besoin de justification, madame, pas plus que M. Marquais. Je tiens toutefois à déclarer que la conduite du capitaine est irréprochable. J'ai trouvé chez lui une délicatesse que je n'ai malheureusement pas rencontrée toujours parmi les membres de ma propre famille.

La comtesse et son mari se mordirent les lèvres.

—Ne l'accusez dont pas de convoitises inavouables ! continua-t-elle. Je ne vous permettrai pas de...

—Tu ne me permettras... ! interrompit sa tante en levant les bras au ciel d'un air scandalisé.

—Non ! je ne vous permettrai pas de calomnier celui que j'ai choisi, librement choisi ! Sachez le : ce n'est pas lui qui m'a demandé ma main ; il n'eût jamais osé ? c'est moi qui la lui ai offerte !

Les deux époux semblaient stupéfaits, atterrés.

—C'est moi qui ai fait violence à ses scrupules et qui lui ai arraché l'aveu de son amour.

Et, s'approchant du capitaine :

—Monsieur Marquais, dit-elle d'un ton grave ; si l'estime la plus sincère, la reconnaissance la plus vive peuvent vous tenir lieu d'un sentiment d'une autre nature ; je suis prête à vous consacrer ma vie... A dater de ce jour, je suis votre fiancée, et bientôt je serai votre femme...

Edouard se précipita vers elle :

—Merci ! chère Mathilde ! merci !

—Oh ! c'est trop d'audace et d'impudence ! reprit la mère de Raymond. Devant moi ! sous mes yeux ! dans ma propre maison ! C'est révoltant... Et vous me paierez cher tous les deux

ce sanglant outrage... Et je saurai bien empêcher une pareille union !

Le général était blême de fureur ; ses poings se crispèrent ; ses yeux sortaient de leurs orbites. Si la crainte d'un scandale ne l'eût retenu, il aurait saisi au collet et jeté à la porte cet intrus qui venait lui ravir un héritage si ardemment convoité.

—Sa femme ! Vous la femme de cet homme !... Vous oubliez, mademoiselle, que nous remplaçons auprès de vous votre père et votre mère, et que mon consentement vous est nécessaire ?

—Vous oubliez vous-même, monsieur le comte, que je suis majeure, maîtresse de mes actions... et de ma fortune ! Et de ma main ! Je prétends en disposer comme il me plaira.

Mme de la Clémaderie ne put se contenir plus longtemps ; bondissant vers sa nièce, elle levait le bras pour la souffleter. Edouard Marquais se plaça devant sa fiancée :

—Vous ne frapperez pas Mathilde, madame ! fit-il avec autorité.

—Soûlérat, je ne sais ce qui me retient de vous arracher les yeux.

—Arrachez-moi ce que vous voudrez, mais vous ne touchez pas à Mlle Monblant.

—Pour la dernière fois, capitaine, dit le général en écumant, je vous somme de quitter mon salon... Je vous retrouverai, et vous me rendrez raison de cet outrage ; sortez !...

—Je vous obéis, mon général, répondit Edouard en faisant un pas vers la porte. Je me tiendrai à vos ordres et à ceux de votre fils.

Mathilde courut vers lui et l'arrêta :

—Restez, monsieur Marquais ! dit-elle. Je ne veux pas que l'on chasse l'homme que je considère dès à présent comme mon mari ! Restez !

—Vipère ! hurla la comtesse, tu ne feras pas la loi chez moi, je suppose ! Je vais te chasser aussi...

Mathilde se redressa. Un sourire de dédain effleura ses lèvres.

—Me chasser ?... Ah ! madame la comtesse, voilà une parole bien imprudente ! Vous m'obligez à vous rappeler ce que j'ai bien voulu paraître ignorer jusqu'à ce jour... Est-ce que cet hôtel ne fait pas partie de mon héritage ? Est-ce que je ne suis pas chez moi ici ?

Ce fut un véritable coup de théâtre.

Jusqu'alors Mathilde, fort indifférente aux questions d'argent, s'était toujours laissé traiter comme une enfant, bien qu'elle eût atteint depuis quatre ans sa majorité, et qu'elle fût en état d'administrer elle-même la fortune de sa mère aliénée, et dont elle ignorait l'importance, le chiffre et les détails.

Le général lui avait toujours dit qu'il attendait son mariage pour lui rendre des comptes. C'était même par hasard qu'elle avait appris, du notaire de la famille, que l'hôtel de la rue Barbet-de-Jouy était sa propriété.

Aussi l'émoi fut-il grand dans la famille de la Clémaderie quand on l'entendit soudain revendiquer ses droits.

Le général maudissait la maladresse de sa femme ; celle-ci demandait à une attaque de nerfs opportune le moyen de dissimuler sa stupeur et sa rage.

Rosie elle-même, qui ne s'attendait pas à une explication aussi orageuse, commençait à se reprocher son imprudente conduite...

Le comte essaya de reprendre son sang-froid et, affectant une tranquillité qui était bien loin de son cœur.

—Vous avez raison, mademoiselle, dit-il avec dignité. C'est nous, en effet, qui sommes chez vous. Jusqueici nous vous avons pour vous, votre tante et moi, une affection sans bornes.

—Le misérable hypocrite ! pensa le capitaine qui, mieux que personne, savait à quoi s'en tenir sur cette tendresse avouée...

—Vous tenez, paraît-il, petite ingrate, à redevenir pour nous une étrangère. Soit ! comme il vous plaira. Epousez qui vous voudrez... Reprenez la gestion de vos biens. Je suis prêt à vous rendre mes comptes... dès demain matin. Ils sont bien en règle, soyez-en sûre. J'ai fidèlement et sagement administré le patrimoine, dont ma pauvre mère avait l'usufruit, et dont vous avez la nu-propriété... Tout vous sera rendu, et je ne vous ferai pas tort d'un centime, croyez-le.

—Oh ! j'ai pleine confiance en vous, mon oncle, interrompit Mathilde en haussant les épaules. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment, vous le savez bien. Les affaires d'intérêt ne me touchent guère.

—Elles me touchent, moi ! répliqua-t-il avec fierté. Et puisque vous nous reprochez d'habiter cet hôtel...

—Je ne vous reproche rien, mon oncle. Seulement, j'ai bien le droit, quand on me menace de me chasser, de me souvenir enfin...

—Que vous êtes chez vous ? Oui. Votre tante ne sait pas ce qu'elle dit... Aussi, mademoiselle, et dès que j'aurai réglé avec vous mes comptes de tutelle et de curatelle, nous nous empresserons de quitter cette maison... Vous le voyez, c'est vous qui nous chassez !

Il prit une attitude de martyr et, s'adressant à sa fille qui était en train de faire reprendre ses sens à la comtesse qui ne les avait jamais perdus, et qui jouait à merveille la comédie de la crise nerveuse :

—Tu le vois, Rosie : ta cousine, que tu aimais tant, nous met tous à la porte de cet hôtel où est morte ta vieille grand-mère !

Mlle Monblant fit un geste de protestation :

—Oh ! mon oncle, pouvez-vous bien parler ainsi ! Dieu m'est témoin que je ne me suis pas un seul moment écartée du respect et de la reconnaissance que je vous dois...

—De la reconnaissance ! Pauvre enfant ! Si elle savait tout, se murmurait à lui-même Édouard Marquais.

—Oui, tu nous chasses, puisque tu ordonne à cet homme de rester. Pouvons-nous, ta tante, ta cousine, moi, et mon malheureux Raymond, qui arrivera d'un instant à l'autre, nous trouver une seule minute en face de lui !

Mathilde adressa à son fiancé un coup d'œil suppliant, dont il comprit aussitôt le sens :

—Je vous demande, mademoiselle, la permission de me retirer, dit-il en s'inclinant...

—Au revoir, M. Marquais ! fit-elle en le remerciant d'un regard affectueux.

Le capitaine salua et sortit du salon.

—Mon oncle, reprit la riche héritière, et vous, ma tante, et toi, Rosie, écoutez-moi. J'ai la conscience de n'avoir en rien mérité les étranges reproches qu'on vient de m'adresser. Mais je saurai concilier jusqu'au bout mes devoirs avec mes droits. Pouvez-vous sérieusement, monsieur le comte, me dénier la liberté de mon cœur et de mes inclinations ?

—Non, mademoiselle, reprit la comtesse se redressant à demi sur le canapé où elle avait fait mine de s'évanouir ; seule-

ment, je vous prévient que vous allez frapper douloureusement mon fils. Il en mourra, vous dis-je, il en mourra. Vous savez combien il vous aime !

—Est-ce ma faute, à moi, si je ne l'aime pas, et si je ne puis consentir à devenir sa femme ? Voulez-vous donc me marier contre mon gré ?

—Non. Mais Raymond ne peut plus mettre les pieds dans cette maison, où son odieux rival viendra chaque jour sans doute... et que nous allons quitter.

—Rassurez-vous ! dit Mathilde. M. Marquais ne viendra pas ici : c'est moi qui partirai.

La vie commune était devenue impossible, Mathilde n'avait pas eu de peine à le comprendre. Une rupture et une séparation immédiates étaient inévitables.

—Oui, je partirai, reprit-elle. Et je n'attendrai même pas à demain pour prendre congé de vous.

—Je ne le souffrirai pas, répondit fièrement le général, à qui ce départ subit causait les plus vives inquiétudes.

Il aimait infiniment mieux avoir affaire, pour les règlements de comptes, à cette bonne, naïve et généreuse enfant, qu'à un fondé de pouvoirs, à un intermédiaire quelconque...

(A SUIVRE)

Commencé le 28 Août 1884—(No 244).

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement, outre la prime à laquelle elle a droit, tous les numéros parus depuis le commencement de ces deux romans.

Par conséquent, une personne qui nous enverra \$1 recevra une magnifique collection d'une année, plus le journal pendant un an ; celles qui nous enverront \$2 recevront une collection complète de trois années de notre journal, et ce même journal pendant deux ans ; enfin, celles qui nous enverront \$3 recevront la collection complète depuis le 1^{er} Janvier 1881 à ce jour, soit près de quatre années, et le journal pendant trois autres années.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1^{er} janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1^{er} janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIERE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIEME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Echappé de la Bastille ou Ecrit l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIEME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Echappé de la Bastille ou Ecrit l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Halle, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIEME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIEME ANNÉE (1884) — jusqu'au 1^{er} juillet — *Les Drames de l'Argent et Le Meurtriers de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, EDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)